JAB 1018 Lausanne 18
Annoncer les rectifications d'adresse

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

134

25 septembre 2010
paraît cinq à six fois par an
vingt-quatrième année

«Strč prst skrz krk!»
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Qui caddie?

Au mégasupermarché

VOICI cinq ans environ, Eugénie Boillet publiait en Suisse romande ses *Chroniques Caissières* (En Bas), microfictions sur le quotidien, pas toujours banal, souvent poignant, parfois joyeux, de ces femmes assises que l'on croise presque sans les voir, tant on est pressé.

Carte de fidélité entre dans les détails de la fiction et convoque le lecteur dans le mégasupermarché d'une ville de la province française. Nous sommes dans une période critique, en termes de profits, en termes de travail, en termes d'achats: Noël approche, qui tombera sur un lundi. Conviendrait-il dès lors de maintenir ouvert le magasin, «exceptionnellement», le dimanche qui précède ce grand jour? Les avis sont partagés. Le personnel d'encadrement, le personnel de vente, le personnel de caisse, le personnel de sécurité, l'unique et autoproclamée –elle n'a pas d'autre choix– représentante syndicale, les clients, aussi. La vidéosurveillance supervise le tout.

Dans un mégasupermarché, la parole et la pensée sont malvenues dès lors qu'elles s'écartent de l'essentiel, proposer des produits, afin que le plus grand nombre les achète sans barguigner, que les autres en encaissent le prix, à défaut de la valeur, au plus vite. Le tout supervisé par le personnel d'encadrement, ambitieux et soucieux de sa carrière, par le personnel de sécurité, moins ambitieux mais soucieux de bien faire, et par la vidéosurveillance, qui se soucie de tout et de tous. Une menace plane toutefois. La grève.

Organiser une grève dans un mégasupermarché, pour sauvegarder le «repos» dominical, et qui sait restaurer sa dignité personnelle, est-ce réaliste, au vu des conditions de vie précaires des uns et des autres? Déployer des arguments, qui subtils, qui explicites, pour sinon interdire du moins différer cette grève dans le but déclaré de maintenir la réputation de l'entreprise et la satisfaction du consommateur, est-ce trivial?

Nombreux sont les protagonistes de *Carte de fidélité*, dépeints avec mordant et finesse; Sylvain Rossignol ne cède pas à la tentation de la caricature de personnages prototypiques de tout mégasupermarché qui se respecte. Deux d'entre eux mobilisent l'attention, ils sont magnifiques.

À Noémie la caissière, rebelle on le devine, si discrète sur sa vie privée, rêvant d'Italies, prend subitement l'idée de lancer des SOS, en utilisant les codes-barres des marchandises qu'elle enregistre. *«Tiens! les petits articles qu'elle monte sur le bord du tapis, pile qui monte, qu'elle garde de côté, et là soudain, ce temps suspendu, et ce mouvement chorégraphié, appliqué, inspiré, ce langage du corps. Bip__Bip_Bip__Bip_Bip.»* Cet appel est capté, incidemment, par Julien. Il est au chômage, avec une délectation résignée, sans cynisme. Chaque jour il se rend aux courses, fuyant les tentations, tentant d'aller à l'essentiel; lui qui choisit la caisse de Noémie, celle des *«moins de dix articles»*. Un jour lui prend l'idée d'offrir des fleurs à sa compagne. Noémie n'enregistre pas l'achat sur sa caisse.

Julien et Noémie, un homme et une femme, qui aspirent à la liberté de jugement en dépit d'un quotidien oppressant, et qui soignent l'expression, toute petite et immense, des sentiments qu'ils se découvrent l'un pour l'autre. Sans *chabada-bada*, nous ne sommes pas par divertissement dans le film de Lelouch, certainement pas. Nous sommes installés dans un mégasupermarché, qui engage tout un chacun.

Carte de fidélité, à fines touches, agrégeant soliloques dialogues et descriptions, découpé en plus d'une centaine de petits épisodes dotés chacun d'un titre malicieux, déshabille sociologiquement et rhabille humainement cette part de notre emploi du temps quotidien. Le tout est saisissant, désespérant presque. Encore fallait-il l'exprimer avec les bonnes manières littéraires. Quel beau récit; fragile, tendu.

G. M.

Sylvain Rossignol
Carte de fidélité
Les Empêcheurs de penser en rond / La Découverte, 2010, 239 p., Frs 26.90

Devoir de souvenir de vacances

Prague, Mala Strana, montée du Château, juillet 2010

Devoir de souvenir de vacances

Arad, Roumanie, été 2010

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 125
1018 Lausanne 18
•
redaction@distinction.ch
www.distinction.ch
•
Abonnement:
Frs 25.–
au CCP 10–22094–5
Prix au numéro:
Suisse: 4.35 francs
Europe hors zone franc: 2.90 €
Collaborèrent à ce numéro:
lA broutille de service
Charles Chopin
Philippe de Commune
François Conod
Tibi Dabó
Alain Freudiger
Gil Meyer
Jean-Jacques Marmier
Henry Meyer
Paul Petchi
Boris Porcinet
Daniel Rausis
Marcelle Rey-Gamay
Hadrien Rochat
Cédric Suillot
Marcelin Switch
Monique Théraulaz

NOMINATIONS POUR LE GRAND PRIX DU MAIRE DE CHAMPIGNAC 2010

«Est-il nécessaire de créer un maelström de dialogues de sourds face à ce secret de polichinelle?»
Carole Coupy, éditorialiste, in *L'Écho des Dranses*, n° 141, février 2010

«L'affaire catalyse un écheveau de questions, de doutes, de fuites en avant, de résistance face au besoin de se bâtir un destin qui voudrait échapper aux affres des cités dortoir et à l'inertie d'un biotope préservé des méfaits du progrès.»
Marco Danesi, commentateur qui carbure, in *Le Temps*, 22 mars 2010

«La SSR est dans les chiffres rouges. Et avec des chiffres rouges, on ne voit pas l'avenir en rose.»
Roger de Weck, in *24 Heures*, 19 mai 2010

«Cette piste, elle n'est pas enterrée dans un tiroir.»
Roberto Bernasconi, député socialiste bernois, supra RSR1-La Première, 14 avril 2010, 7h33

«Le premier ministre, François Fillon, a trouvé la parade en s'appuyant sur l'effondrement de la Grèce pour annoncer, jeudi soir, le gel des dépenses de l'État pendant trois ans et évoquer d'autres mesures de restriction.»
Jean-Noël Cuénod, correspondant à Paris, in *24 Heures*, 8 mai 2010

«Je n'ai jamais été partisane de la fessée ou du martinet comme principe pédagogique. Cela doit rester un choix de ces femmes.»
Ada Marra, pro-sm léger, in *24 Heures*, 6 mai 2010

«Les attentats du 11 septembre 2001 se préparaient depuis longtemps. (…) Ils ne sont pas tombés du ciel.»
Jacques Baud, expert en sécurité, lors du colloque sur la sécurité organisé par la Société vaudoise des officiers, Pully, 16 avril 2010

«Les attaques coulent sur mon indifférence un peu comme l'eau chaude sur la cuisse de Jupiter.»
Sepp Blatter, dieu païen, supra RSR1-La Première, 18 mai 2010, vers 7h50

«On n'a plus le droit de penser que l'homosexualité n'est pas normale sans passer pour un homophobe.»
Gregory Logean, président des Jeunes UDC du Valais romand, in *24 Heures*, 1er juin 2010

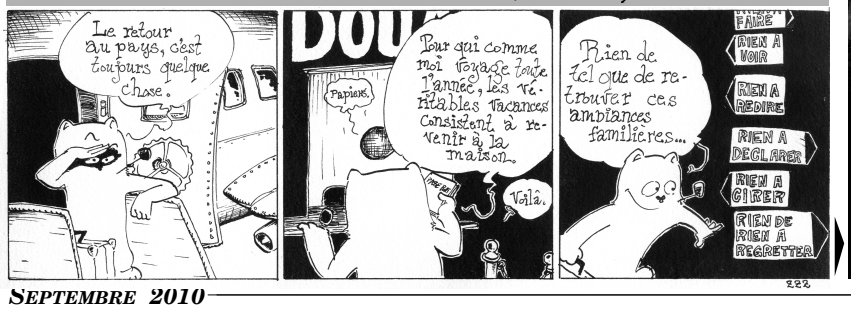
«Je suis prêt à me rallier à une proposition qui va dans le sens de ce que je dis.»
Michel Mouquin, député radical vaudois, au Grand Conseil vaudois, 25 mai 2010, 14h22

«C'est un magazine bimestriel, édité six fois par an, à raison d'une parution tous les deux mois.»
À propos de la revue *Animan*, in *Journal de Morges*, 7 mai 2010

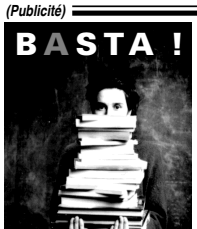
Hors concours jusqu'en 2011 (ça s'approche):

«Parce que nous devons, vis-à-vis du peuple, exercer ce qui s'appelle être l'éthique de la déontologie de la confiance.»
Claude Ruey, conseiller national radicalement libéral, supra RSR1-La Première, 31 mai 2010, vers 18h57

(À s'être farci depuis un moment…) Charles Chopin en route pour le Séparistan.



(Publicité)



BASTA !

Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante,
spécialisée en sciences sociales
et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10% aux étudiants
et de 5% à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,
Tél./fax: 625 52 34 / E-mail: chauderon@librairiebasta.ch
Ouvertures:
MA-VE 9h00-18h30, SA 10h00-17h00
Librairie Basta! - Dorigny, Anthropole, 1015 Lausanne,
Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures: LU-JE 8h30-17h30, VE 8h30-17h00

Chronique médiévale

Des arènes de Lousone

Or doncques, les arènes, sises au bord du lac, étoient pourries. Le prince-évêque et tous ses échevins alloient le répétant: nulle joute ne pouvoit plus s'y dérouler; nulle lice ne s'y pouvoit plus dresser; nulle feste ne pouvoit plus s'y déchaisner tant les pierres en étoient corrodées, les arches vérolées et les traverses de travers. Il falloit les démolir de si tôt, et les déplacer sur les hauts de la ville, là où l'air est pur.

Pourtant, la malice des temps fit qu'un jour la cohorte locale de jeu de balle gagna la partie quelque part en froide Moscovie. Il falloit rendre la pareille et accueillir en nos murs les joutes de revanche.

Le sire de Vers-chez-les Blanc, la chasuble à l'envers, ne barguigna point. Oublieux de tout ce qu'il avoit auparavant proclamé, il trouva aussitôt les milliers de liards et de kreutzers qu'il falloit pour rapetasser les arènes, toujours destinées à la démolition.

Le piquant, c'est qu'il ne se trouva personne parmi tant de clercs et de lettrés pour s'esbaudir de pareille grossière palinodie. *(P. C.)*

Le coin de lA broutille de service

Le journaliste

Le diable se presse dans la mare dominicale des détails (1) et cancane avec les canards déchaînés qui jouent du bec pour s'approprier les miettes de pain que jette le gardien. Du pain et des jeux. Le canard, laquais du lac. Le spectacle de cette société de volatiles est comparable à la société volatile du spectacle dans laquelle nous nageons, y consommant les bribes d'une pensée sèche. Dans la course à l'information, le pouvoir de la presse a passé le témoin à la presse du pouvoir. Nous sommes tous témoins. La fabrication du consentement (2) nécessite chaque complicité.

Je m'occupe de la couverture des événements régionaux, principalement de l'actualité judiciaire. J'ai une certaine renommée. Mes collègues prétendent que je ti(t)re la couverture à moi en ti(t)rant à boulets rouges sur tout ce qui bouge, et que je ne couvre qu'un seul et même non événement depuis vingt ans, moi. Jalousies – rien ne m'empêchera de mettre le couvert et de servir la pâtée à mes lecteurs. Mon truc, c'est de m'installer au fond de la salle d'audience et d'observer les accusés de dos. Bien installé derrière eux, j'appréhende leurs caractéristiques psychologiques en m'imprégnant de leur langage corporel. Je cherche à imaginer quels sont les traits de *La face cachée de la lune* (3). C'est une forme de journalisme d'investigation, pour lequel je suis ma principale source d'information. Lorsqu'ils quittent la salle, je m'arrange pour croiser leur regard et y vérifier mes idées. Dans des articles bien sentis, je révèle ensuite au public ce qu'il ignore des travers personnels que j'ai réussi à déceler chez les prévenus (4). Les effets sont considérables. Les lecteurs sont très friands de sensation. Bien sûr mes victimes me critiquent, mais il n'y a pas de fumée sans feu, comme je dis toujours – s'ils sont là, il doit y avoir une bonne raison, qu'il suffit de trouver. Bref.

C'est un peu saison morte pour les procès ces temps, et mon rédacteur en chef m'a envoyé interviewer un marionnettiste. Je n'aime pas les interviews, ils font de nous de vulgaires passe-plats. J'ai eu du mal à percer la part inavouable du vieux marionnettiste. J'aurais peut-être dû l'interroger de dos. Son spectacle s'appelle *Fumées*. Comme je pensais avoir trouvé le titre de l'article, je lui ai demandé si le feu, c'était lui? Il m'a répondu que les effets spéciaux existent depuis des siècles. Il a cru bon d'ajouter que la pensée linéaire est une forme limitée d'appréhension du réel, et que nous ne devrions pas renoncer à la complexité. Qu'est-ce que mes lecteurs vont penser de moi, si je retranscris ça? Je lui ai tendu la perche en étant plus direct: oui, mais il n'y a pas de fumée sans feu, chaque événement a quand même une cause aisément imputable, ai-je dit. Il a répondu que l'ignorance avec laquelle nous émettons des signaux de fumée est un feu que bien peu voyaient. Je lui ai expliqué que ce type de discours n'intéressait pas les lecteurs, que ceux-ci voulaient la vérité. Il m'a proposé alors de faire des photos, et m'a emmené derrière la scène. Les marionnettes inertes étaient suspendues, bien rangées dans des mimiques figées. Des morceaux de décors en carton étaient empilés dans un coin. Des fils attendaient qu'on s'en saisisse, des lumières qu'on les projette. Le monde de l'attente. J'ai demandé à la photographe de faire quelques clichés.

Le lendemain, en regardant la photo qui accompagnait mon article, j'ai distingué parmi les marionnettes au garde-à-vous un détail, une broutille qui a éveillé ma curiosité. J'ai pris ma loupe, l'ai mise au-dessus de l'image; accrochée à la veste de l'une des nombreuses poupées, j'ai reconnu une carte de presse, avec bien sûr le portrait de son détenteur: c'était moi! J'ai brutalement pris conscience de ce que ressent un policier qui s'est fait dérober son arme de service. J'ai ouvert fébrilement le porte-monnaie où je range d'habitude ma carte de presse… Ouf! Elle était à sa place.

lA broutille

1) Ou: Le diable se marre des détails dans la presse dominicale.
2) Cf. Noam Chomsky et Edward Herman, *La fabrication du consentement*, 1988.
3) Cf. Martin Suter, *La face cachée de la lune*, 2000.
4) Ma formule magique: observation – déduction – vérification – communication.

Vie moderne

Mieux que l'appartement témoin

Juin 2010

Système piteux

A quelques poils près, c'est kif-kif

Portrait de Karin Keller-Sutter, conseillère d'Etat saint-galloise, considérée comme la grande favorite pour succéder à Hans-Rudolf Merz

Au-dessus d'une video extraite du journal de la TSR, 6 août 2010

Le Conseiller national bernois fait figure de favoris dans la bataille pour le siège de Hans-Rudolf Merz.

Au-dessous d'une video extraite du journal de la TSR, 18 août 2010

À nos braves et fidèles abonnés

Vous devriez trouver dans ce numéro un bulletin de versement de couleur rosâtre. L'étiquette de la première page devrait en principe vous indiquer clairement la date d'échéance de votre abonnement.

Les lecteurs qui arrivent au bout de leur pensum cette année et qui désirent pourtant renouveler cette épreuve voudront bien faire usage de ce bulletin et ainsi nous épargner des frais de rappel exorbitants.

Une fois encore, le tarif reste inchangé: Frs 25.– par année (5 à 6 numéros), Frs 20.– pour les chômeurs, rentiers AVS et étudiants de première année.

Merci de votre attention
Le service des abonnements

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre précédente édition, *Lost, l'autre fin*, la série de 6 DVD reproduisant le scénario d'une autre conclusion de la série TV, était une pure imposture, motivée par une déception à la mesure d'une attente de plus de six années.

LES ~~ÉLUS~~ CANDIDATS ~~LUS~~ ENTENDUS (CII)

Brèves de campagne

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE

MARCELLE REY-GAMAY

On note une différence judicieuse entre CANDIDAT et CANDIDATE, même si, en l'occurrence, le nombre de candidates plus élevé eût justifié l'inversion des noms. RÉDUIT en revanche l'est au fameux masculin à valeur neutre auquel le français ne permet pas toujours d'échapper. Par exemple, je suis obligé de dire que **le** candidat le mieux placé est Simonetta Sommaruga si je la considère par rapport à tous les candidats et candidates, que je veux éviter une répétition… et que je pense que c'est vrai.

Dire qu'Elisabeth Kopp fut la première conseillère fédérale est ambigu. C'est ainsi qu'on trouve dans sa biographie: En 1989, sous la pression des médias, la première **femme** conseillère fédérale démissionna après avoir commis un faux-pas dans une affaire ayant trait à un conseil d'administration où siégeait son mari.»

À ce propos on doit reconnaître une certaine influence de la politique sur la langue. Après le passage de Rudolf Merz au Conseil fédéral, la phrase «Un des conseillers fédéraux démissionna après avoir commis un faux-pas» n'est plus ambiguë, puisqu'il ne peut s'agir que d'une femme.

Côté langue

Les seules raisons pour moi personnel[les] pour apprendre le langue[s] sont le niveau politique parce que dans le monde économique on travaille en anglais. (2)

La transcription de la phrase présente quelques difficultés. PERSONNEL peut être considéré comme un raccourci pour l'adverbe PERSONNELLEMENT, dans ce cas il restera invariable; on peut aussi penser, malgré sa position dans la phrase, qu'il est adjectif et qu'il doit s'accorder avec *les raisons*. Je pense que LE LANGUE doit être compris comme «**la** langue», sous-entendu: française, si l'on considère qu'il sait déjà l'anglais et que, au vu de ses résultats après une année à Genève, il serait bien incapable d'en apprendre d'autres.

Si je serai pas sur le ticket vendredi, je vais plus donner d'interview, aussi pour vous ça sera terminé [rires à l'adresse du journaliste], *je vais pas participer au hearing des autres groupes.* […] *Il faut être capable de travailler dans un team.* (3)

Même dans la politique, il doit être le team qui compte.

Les challenges du futur ce seront des challenges probablement plus internationals. (4)

On note chez ces deux Bernois une forte tendance aux anglicismes. Il faudrait savoir s'ils pratiquent l'Englidütsch chez eux pour décider s'ils s'adressent à nous en franglais seulement pour pallier leur déficience en français ou bien s'ils préparent l'avènement de la langue unique (All For One, One For All!), celle-là même que (2) semble regretter qu'elle se limite encore au monde des affaires.

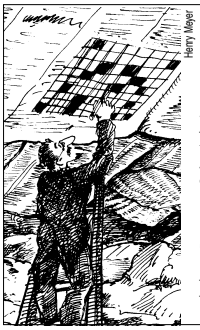
Côté cœur

Je suis un vrai suisse très fier de ce pays et de ses valeurs et si je peux démontrer un tout petit peu ma cohésion à ce paradis que nous vivons nous ensemble, je serais très heureux. (4)

M. R.-G.

Les déclarations citées sont sur rsr.ch et tsr.ch
1) Une des deux candidats officiels de son parti.
2) Candidat non retenu par un parti qui en présente deux.
3) Une des deux candidates officielles de son parti.
4) Un des deux candidats officiels de son parti.

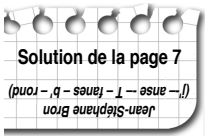
Solution des mots croisés de la page 7



De gauche à droite
1. Montenegro – 2. amarrant – 3. cèpes – TIRP (pirit) – 4. ego – Ève – or – 5. Dali – arase – 6. imagines – 7. naïvité – 8. ATE – esta – 9. épiera – son – 10. non-respect.

De haut en bas
1. macédonien – 2. omega – Pô – 3. napolitain – 4. tre – mitier – 5. erse – avéré – 6. na – vagi – as – 7. enterite – 8. GTI – âneesse – 9. rose – toc – 10. oppressant.

Rébus de la société



Solution de la page 7

Jean-Stéphane Bron
(j'– anse – T – fanes – b' – rond)

Seul l'abonnement à LA DISTINCTION vous autorise à vous dire distingué Frs 25.– par an, c'est donné!

Notules incrédules, croyances, errances

Ostentatoire ostension

RARES sont les années d'ostension du véritable Saint Suaire de Turin. 2010 en fut une, du 10 avril au 23 mai. Le reste du temps, les fidèles et les curieux doivent se contenter d'une reproduction. Et les foules de se ruer au printemps dernier vers la capitale du Piémont.

Or tout le monde, à commencer par le Vatican, sait que ce suaire est un faux, fabriqué au Moyen-Âge. Surmontant d'innombrables et séculaires réticences, l'Église elle-même a fini par reconnaître l'imposture et s'incline devant l'évidence des preuves scientifiques.

Au 14e siècle déjà, le pape d'Avignon Clément VII (1378-1394) proclamait: *«…celui qui fera l'ostension devra avertir le peuple […] que ladite figure ou représentation n'est pas le vrai Suaire de Notre Seigneur, mais qu'elle n'est qu'une peinture ou un tableau…»* Plus près de nous, en 1998, le cardinal Giovanni Saldarini, archevêque de Turin, affirmait: *«L'Église appelle à vénérer un signe, une image, une icône qui, justement parce qu'elle ravive en nous la Passion et la mort du Christ, conserve sa valeur comme objet de piété et mérite donc le respect. La vénération catholique envers le suaire n'est pas du tout déterminée par le problème de l'authentification.»* Sachant donc que la question de l'authenticité n'a aucune importance, on continue à exhiber le linceul comme support possible de la foi.

C'est ici que l'on voit fonctionner à merveille l'un des nombreux mécanismes de la crédulité (1). Même dûment avertis par leur propre Église, deux millions de fidèles ont fait le voyage de Turin, puis ont patienté dans une longue file d'attente pour contempler le suaire durant quelques secondes. Ils veulent croire à son authenticité.

Ils n'hésiteront donc pas à contester les preuves scientifiques de l'imposture, qu'ils considéreront à leur tour comme une imposture. Et d'ergoter à perte de vue sur les méthodes employées: pour la datation au carbone 14, le bout de tissu aurait été prélevé sur un raccommodage du XIIe siècle. Il faudrait par conséquent découper le suaire en lanières, voire le broyer. Mais alors, on n'aurait plus de suaire, et le problème serait réglé.

Quant au prétendu mystère de la reproduction du visage, il est très facile à obtenir: gamins, nous avons tous frotté du côté non taillé d'un crayon un papier posé sur une pièce de 20 centimes pour obtenir de la fausse monnaie. On en a sans doute fait autant en plaquant l'étoffe sur une statue.

Mais peu importe: il existe des dizaines de bouquins mettant en doute les preuves scientifiques de la supercherie. Comme disait Einstein quand, suite à la parution de sa théorie de la relativité restreinte, a paru un livre intitulé *Cent savants contre Einstein*: *«Si j'avais tort, un seul aurait suffi.»*

Non, cette croyance au Saint Suaire résulte d'un mécanisme extrêmement simple. À Vérone par exemple, ville des amants de Shakespeare, on montre le balcon où prétendument Roméo est monté aimer sa Juliette. Sauf que l'histoire de *Roméo et Juliette* est une fiction. Seulement voilà: tous les amoureux du monde aiment s'embrasser sous ledit balcon, caresser la statue de Juliette, sachant qu'elle n'a jamais existé. Ça fait tellement de bien…

Et puis, pour certains journalistes, c'est beaucoup plus intéressant de permettre au public de croire que, peut-être, après tout, sait-on jamais, le linceul de Turin est le véritable suaire du Christ.

Mais que les vrais amateurs ne se découragent pas: il existe un autre suaire authentique à Oviedo, dans les Asturies. Deux précautions valent mieux qu'une…

Le reste est superstition.

F. C.

1) D'autres mécanismes seront mis en évidences dans les prochains numéros. Excellent prétexte pour se réabonner ou abonner les amis.

Le jeu de l'humour et du hasard

À l'abri de rien

C'EST une histoire un peu compliquée. Celle d'un homme qui s'appelle Jean. il est chroniqueur de presse. Plus pour longtemps. *«Je travaille moins bien l'après-midi, surtout quand je n'ai rien fait le matin.»* Il héberge Paul, comédien au chômage, qui cherche, mollement, un appartement. Au mitan de sa vie, Jean se trouve *«arithmétiquement vieux»*. Il a avec Marianne une relation intermittente. *«Elle s'était forgé de la liberté une idée mécanique, qui reposait sur la notion de temps libre. Je ne m'intéressais pas à la liberté pour ma part.»* Jean est un être à l'abandon, comme on le dirait d'une maison. Même sa mémoire est vacillante. La présence d'Élisabeth, une ex dont il n'a pas gardé le moindre souvenir, l'enterrement du père d'une amie, la disparition de Paul ajouteront à son désarroi.

«Tous mes personnages sont, en général, peu déterminés. Ils savent que le trivial côtoie le sublime, le quotidien, l'exceptionnel et que notre vie minuscule est aussi bouleversante qu'un événement cosmique.», déclare dans une interview Christian Oster qui affectionne les héros qui échappent à l'obligation d'avoir un destin.

On le sait depuis Pascal: *«Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre.»* Mais le désir de retrouver la terre ferme est grand. S'exiler en Beauce où se trouve la rédaction de son journal devrait permettre à Jean de faire le point, de rassembler les morceaux d'un Moi qui s'est éparpillé. Et c'est en fuyant qu'il rencontrera un agriculteur d'exception, son patron Andrieu qui va se marier et… Anne la future épousée. On le comprend très vite, sa vie est une apposition d'événements et de rencontres hasardeuses, et le vertige et l'aventure sont au bout de chacun de ses gestes. Dans ce voyage au centre du Moi, que ce soit à pied, à bicyclette, en camionnette ou en moissonneuse-batteuse, c'est finalement beaucoup de l'Autre dont il est question. Les zones de turbulence sont donc nombreuses et le burlesque toujours au rendez-vous.

Comme on n'est jamais à l'abri d'un instant de grâce, c'est dans la cathédrale, de Chartres en l'occurrence, qu'on pressent qu'il suffirait d'un rien.

Mais c'est parce que rien ne suffit que la littérature existe, et grâce à Oster, grâce aux auteurs de Minuit, on a parfois l'impression de toucher au mystère de notre humaine condition. Quand c'est avec le sourire, c'est irrésistible.

M. T.

Christian Oster
Dans la cathédrale
Minuit, mars 2010, 142 p., Frs 26.80

Courrier du lecteur

Intolérable

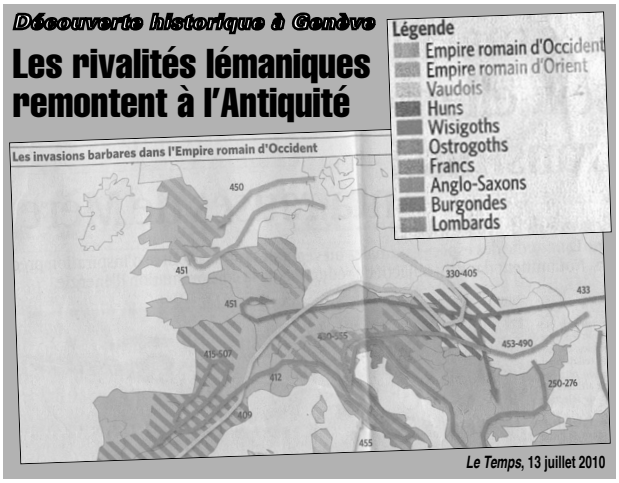
Par la présente, je tiens à protester avec la dernière énergie contre l'emplacement scandaleux que vous réservez à ce qui fait le seul intérêt de votre pitoyable revue: le courrier des lecteurs et lectrices.

En effet, au lieu de valoriser en «belle page» (donc à droite) la prose de ceux (combien sont-ils au juste?) qui vous font encore l'honneur de vous adresser leurs écrits, vous vous acharnez à la placer en haut de la page deux, à gauche, c'est-à-dire là où je tourne le feuillet avec mon pouce enduit de beurre de cacahuètes. Tout devient illisible, et cela gâche totalement mon brunch du dimanche.

Helaas Pindakaas, à Arnhem

Découverte historique à Genève

Les rivalités lémaniques remontent à l'Antiquité



***Le Temps*, 13 juillet 2010**

Grands classiques

La formation des journalistes peut encore s'améliorer

A LA UNE AUJOURD'HUI

Ça y est, l'érection du pont est en branle!

PROJET POYA - Le directeur des constructions Georges Godel a posé hier la «première pierre» du pont. Si tout se passe comme prévu, l'ouvrage sera ouvert au trafic en 2014. Un surcoût de 2,14% est actuellement constaté.

CLAUDE-ALAIN GAILLET

www.laliberte.ch, 5 septembre 2010, 14h55

Science littéraire

La théorie suit de près la pratique

Il fait bon vivre et les discussions se prolongent tard dans la nuit autour du «grand reportage» ou encore des nouvelles technologies : le cinéma est parlant depuis 1927, année où Lindbergh a traversé l'Atlantique en trente-trois heures trente de vol et, depuis peu, la téléphonie sans fil enchante les usagers.

A ce titre en forme de jeu de pistes, Cendrars ajoute encore une particularité qui disparaîtra, elle aussi lors des rééditions : il nomme son récit «Prochronie», néologisme qu'il forge à partir du mot «prochronisme» que le dictionnaire *Larousse* de 1915 définit comme une «erreur de chronologie qui consiste à placer un fait plus tôt qu'à l'époque où il est arrivé».

Christine Le Quellec Cottier,
Blaise Cendrars, un homme en partance,
Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010, p. 88 et p. 90

Charles Chopin en route pour le Séparatistan. ***(À se taper encore un moment…)***

Petits commerces

Problèmes de crédibilité

J'ai perdu mon natel mais mes prestations, elles, restent les mêmes.
Voyance extrasensorielle sans support, consultations enregistrées pour vous.
Pour rendez-vous **tél. 07[redacted]**
NOUVEAU Cartomancie transactionnelle 15 sortes de tarot
Questions urgentes – Réponses FLASH

***Le Nouvelliste*, 30 août 2010**

Vers une lecture symboliste du référentiel de compétences de la HEP Vaud

Le pédagogue *«propose de rendre sensible non pas une chose, mais l'ébranlement qu'elle communique à notre âme: il choisit donc ses mots non seulement d'après leur sens, mais encore d'après leur pouvoir émotif. Un mot peut toujours exprimer davantage qu'il ne signifie; il a une histoire; je ne veux pas dire simplement une étymologie; il a un passé; il a vécu dans des œuvres diverses et il y a subi des voisinages; il a eu des aventures, il a fait des rencontres; il a été aidé, appuyé par d'autres mots ou bien c'est lui qui est venu à leur secours et qui les a soutenus; et de toutes ces anciennes compagnies, il garde autour de lui comme un nimbe de confus souvenirs; mille fantômes l'entourent que l'on n'arrive pas tout à fait à reconnaître et qui lui font une escorte vague et mystérieuse. Aussi, quand il sert à fixer une émotion, ne suffit-il pas, pour qu'il soit juste, que son sens soit approprié; il faut encore que ses harmoniques soient en accord avec le sentiment que l'écrivain* [pédagogue] *veut suggérer; il faut que les images indistinctes qu'il agite et qu'il répand autour de lui correspondent à la disposition d'âme où le lecteur* [apprenant] *doit être mis. C'est pourquoi les mots dont se compose une œuvre symboliste* [une œuvre de pédagogue symboliste] *sont toujours si délicatement choisis; on ne peut pas s'empêcher de remarquer chacun; sa propriété nous donne une légère secousse; elle intéresse autre chose en nous que l'intelligence; elle nous frappe, elle nous atteint, elle touche notre cœur, elle se fait reconnaître par nos sentiments* [...]. *Il arrive même que, s'il est très bien choisi, il se substitue pour ainsi dire à son sens; il se met devant lui; par une certaine façon qu'il a de se présenter, il nous ôte l'envie de penser à son contenu abstrait. Notre cœur le reçoit si justement que notre esprit se trouve dispensé de le comprendre et d'apercevoir son rapport logique avec les autres mots de la phrase. Ainsi, de même que les parties de l'œuvre demandent à être goûtées isolément, de même les mots. Il faut les laisser venir à soi:*

Communiquer aux élèves et aux parents, de façon claire et explicite, les résultats attendus ainsi que des informations relatives à la progression des apprentissages et à l'acquisition des connaissances et des compétences. L'enseignante ou l'enseignant situe de manière précise et transparente les étapes d'apprentissage ainsi que les critères et les niveaux de performance visés. Aux élèves, il fournit des moyens diversifiés et des occasions répétées pour progressivement se situer par rapport aux objectifs visés; aux parents, il transmet une appréciation détaillée de l'évolution des apprentissages de leur enfant et des résultats qui leur permettent de situer ses acquisitions.

Il faut les accueillir tous ensemble, égaux et détachés, et simplement tourner vers eux une âme unie, sensible et passive.» (1)

1) Jacques Rivière, *Le Roman d'aventure*. Ce petit livre (ici honteusement détourné) a été publié en trois livraisons de la N.R.F. (mai à juillet 1913). L'édition citée (p. 15 et ss.) est celle des Syrtes, Paris, 2010. La postface est de A. Clerval. L'extrait en caractères romains provient du *référentiel de compétences HEP Vaud* dont de nombreux acteurs de l'école savent qu'il *«intéresse autre chose en nous que l'intelligence.»* Ce curieux montage qui devrait participer à la construction symboliste de la ferveur enthousiaste des étudiants HEP a été mis au point sur des sangles de vacherins, puis transmis à *La Distinction* par Auguste Berney, habitant de la commune du Chenit à Chez-le-Maître.

Formation des maîtres et maîtres de la formation

Les origines cliniques du concept de transversalité dans les hautes études pédagogiques vaudoises

«Trahir, qu'on dit, c'est vite dit. Faut encore saisir l'occasion. C'est comme d'ouvrir une fenêtre dans une prison, trahir. Tout le monde en a envie, mais c'est rare qu'on puisse.» **(Céline)**

«L'humour est traître, c'est la trahison. L'humour est atonal, absolument imperceptible, il fait filer quelque chose. Il est toujours au milieu, sur le chemin. Il ne monte ou ne remonte jamais. Il est à la surface: les effets de surface, l'humour est un art des événements purs.» **(Deleuze)**

La parution aux éditions La Découverte (2007, 644 pages) d'une biographie croisée de Deleuze et Guattari par François Dosse nous fera saisir l'occasion. Un court extrait de cette somme biographique très informée jettera une lumière philosophique et historique mondiale sur le concept de «transversalité» tel que le canton de Vaud a permis qu'il s'élabore grâce aux soins de sa Haute École Pédagogique. Les arcanes conceptuels de la «transversalité» interdidacticienne s'en trouveront libérés –sous caution, scientifique (1). C'est que nos jeunes apprenants *«d'éthique et de responsabilité, porteurs de culture et de savoir et cherchant (plus ou moins désespérément) à s'engager dans une démarche individuelle et collective de développement professionnel»* (2) peinent parfois à comprendre l'origine de ce qu'on leur enseigne sous le nom de «transversalité». Le concept de «transversalité» a une origine médicale: la psychiatrie clinique. Cette origine reste pourtant marginale, il ne s'agit en effet pas d'une clinique disciplinaire dont les structures reposent sur un paradigme épistémologique compétent et/ou reconnu par un consensus supposant le respect de hiérarchies opératoires. Au contraire, l'institution pionnière en matière de «transversalité» est une clinique communautaire de la province française au cœur de la Sologne. François Dosse (p. 55) rapporte que cette curieuse institution bâtie sur les ruines du château de La Borde (d'où son nom) est une *«clinique psychiatrique singulière dans laquelle on traite la folie différemment.* [...] *L'expérience* [...] *semble renouer avec d'autres modalités, précliniques, de l'indistinction des fous et des hommes de raison, de la normalité et de la pathologie, sans pour autant nier l'horizon médicalisant nécessaire pour apporter réponse au délire psychotique.»* C'est le psychanalyste et philosophe Félix Guattari qui nous semble avoir le premier arrêté le concept de «transversalité» tel qu'il se pratique à la HEP mais que celle-ci peine encore à définir. Puisse la modeste citation (p. 81) qui suit contribuer à la stabilité épistémologique des savoirs diffusés par l'Institution concernée: Un *«grand concept lacordien, développé particulièrement par Félix Guattari en 1964 sur une suggestion de Ginette Michaud, est le concept de transversalité.* [...] *L'approche transversale s'efforce de bousculer les oppositions structurales binaires et contribue à toujours faire fonctionner le dispositif machinique. Partant d'une analogie entre le mode de glissement de sens qui s'opère chez les psychotiques et les mécanismes de discordance croissante qui traversent la société, il systématise l'opposition entre les groupes-sujets et les groupes assujettis pour affirmer que cette double tentation guette tout groupe constitué. Guattari suggère de remplacer la notion trop floue de transfert institutionnel par un* "concept nouveau: celui de la transversalité dans le groupe". *Ce concept s'oppose à la fois à l'axe de verticalité fondé sur un organigramme à structure pyramidale, et à une conception de l'horizontalité qui consiste à juxtaposer des secteurs différents sans les mettre en relation:* "Tant que les gens restent figés sur eux-mêmes, ils ne voient rien d'autre qu'eux-mêmes". *Un certain niveau de transversalité permet d'engager le processus analytique de sortie de soi et de déplacement nécessaire dans la confrontation au groupe:* "La transversalité est le lieu du sujet inconscient du groupe, l'au-delà des lois objectives qui le fondent, le support du désir du groupe."»

Hadrien Rochat,
recenseur de grands tétras, domicilié à la cabane forestière dite du «Poste des Mines» et petit neveu d'Auguste Berney (voir ci-contre)

1) Divers documents de la HEP s'essaient à la définition de la «transversalité», je crois néanmoins la définition labordienne proposée plus accessible. Il reste que la HEP manifeste un réel souci d'épistémologie. La frénésie avec laquelle de nombreux professeurs enchaînent des références en témoigne. Cette sorte d'hystérie de la caution scientifique qui conduit à manier Heidegger, Lyotard, Étienne Barilier en les faisant naviguer dans les statistiques canadiennes et la haute scientificité de l'Instruction genevoise doit être pensée par l'entremise de ce que Deleuze (cf. exergue) nomme l'humour. C'est probablement mal comprendre la HEP que de chercher à dresser la géométrie de son assise scientifique. Le cadre épistémologique des hautes études pédagogiques n'est pas pensable en termes géométriques parce que ses limites sont des lignes de fuite (au sens deleuzien). J'ai été immédiatement séduit par le charme de nombreux cours issus de cette pétaudière conceptuelle. Un camarade m'a fait remarquer que la HEP proposait une pratique de «l'épéclée du concept». Cette formule vaudoise est plus appropriée. Il faut pourtant beaucoup d'optimisme pour supporter le vitalisme de la HEP. Même armé d'humour deleuzien, *«l'art des événements purs»* est une terrible épreuve. Le charme inhérent au foirage constant de la fondation du concept de concept ou les moments de grâce à l'occasion desquels, en réseau de professionnels, nous cherchons à fonder la morale restent peu perceptibles pour les profanes.

2) Je cite de manière transversale le document intitulé *Référentiel de compétences*. Je n'ignore pas qu'un avant-propos rappelle que le *«concept de compétence professionnelle»* évite d'en proposer une connaissance *«trop détaillée et techniciste»*.

De notre envoyé spécial, de retour de Budapest (XIVe arr.)

Les Hongrois contre la diététique

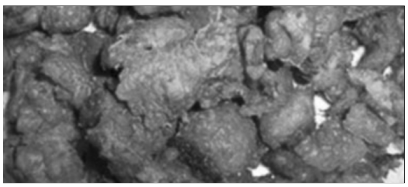
Qui a déjà mangé dans sa vie une large tranche de fromage panée, passée à la poêle dans du saindoux, et servie avec un monticule de mayonnaise?

Cette spécialité s'appelle *rántott sajt* et mérite d'être connue.

Encore proche de ses origines campagnardes, le Magyar aime le gras. Tout peut être pané, donc tout est pané. Le lard blanc, sans la moindre trace de viande, s'empile dans les devantures des boucheries comme le tapis au souk. Le *tepertö* ressemble à nos *greubons* (helvétisme reconnu par le *Petit Robert*: *«Petits résidus solides qui se forment quand le lard a fondu»*), à ceci près que le long du Danube, le lard n'a pas fondu. Les marchés sont remplis d'aquariums à *tepertök*, que l'on sert avec sel et paprika en guise de friandise. La pâte de *tepertö* semble connaître aussi de multiples usages: cirage? dentifrice? colle rapide? Le saindoux (*zsír*) se vend généralement au kilo, avec le *túró* (séré). À eux deux, ils occupent autant de place que le lait dans les linéaires des supermarchés. La Maison de la Terreur effraie ses visiteurs par un labyrinthe de (faux) saindoux, censé exprimer la politique économique du régime socialiste. La charcuterie, dont les temples défient la description, se range ici aux rangs des beaux-arts, et sa muse se nomme Botera, en hommage au sculpteur colombien.

L'OMS dénonçait en avril 5 millions de personnes en surpoids, 3 millions de déprimés et un million de diabétiques en Hongrie, mettant en cause l'alcool, le tabac, la nourriture grasse et le manque d'activité physique.

C'est très injuste pour le *rántott sajt*.



Plus grande, la Hongrie

On ne la remarque même plus tant elle est présente, mais la carte de la Grande Hongrie (celle de 1867-1918) remplace de plus en plus souvent la représentation spatiale du pays tel qu'il est. Cette forme vaguement triangulaire (avec une pointe écrasée en guise de façade maritime) sert de signe de reconnaissance entre Hongrois, et reste largement imperceptible aux étrangers. Une séparation (couleur, relief, traitillé, etc.) marque parfois en son sein la réalité des frontières actuelles.

Médailles, cartes postales, affiches, borderies, autocollants à l'arrière des voitures, porte-clefs, porcelaine, etc. reproduisent dans tous les domaines de la vie quotidienne cette surface triplée, comme si la France se couvrait de cartes de l'Empire des 130 départements napoléoniens.

La Hongrie bientôt sans Hongrois

La baisse démographique hongroise obsède beaucoup de monde, à commencer par les nationalistes. Avec une natalité très faible et une immigration quasi nulle, la population décroît depuis 1981. Ces dernières semaines, un grand panneau intitulé «La population (ou le peuple) de la Hongrie» avait été érigé entre la gare de Nyugati et la place Deák, sur le très passant boulevard Bajcsy-Zsilinszky. Sous le slogan «Constatons le recul de la population!», le panneau donnait seconde après seconde l'état démographique du pays à l'unité près.

Le panneau renvoie au site fogyamagyar.hu («Hongrie en déclin»), émanation du «Programme de défense de la mère et de la famille hongroises», qui prône des «emplois favorables à la famille» et un programme de vaccination obligatoire. Le congé-maternité dure trois ans en Hongrie, héritage du socialisme.

La fécondité des familles tziganes est une autre source d'obsession pour les Grands Hongrois: la part de la population qu'ils représentent augmente sans cesse, rendant leur exclusion sociale de plus en plus absurde et contre-productive, en plus d'être fondamentalement injuste.

Le seuil psychologique des 10 millions (intégré par le panneau du boulevard, qui ne permettait de faire varier que les milliers) a été franchi dans la nuit du 15 au 16 août. *(T. D.)*

Appel au lectorat!

CERTES, il est toujours, au sein d'un groupe, malaisé de se retrouver minoritaire ou pire encore seul de son avis, mais lorsque le médium qui vous emploie et vous rémunère occasionnellement (on laisse au lecteur le soin de déterminer auquel de ces deux verbes, à moins que ce ne soit aux deux, il convient d'appliquer l'adverbe *occasionnellement*), vous offre un espace où épancher votre frustration et en appeler à ce segment éclairé d'opinion publique que constitue le lectorat de *La Distinction*, ce serait fate coquetterie que de s'y refuser.

Les assidus de notre publication se sont sans doute familiarisés avec l'apparition récurrente, dans nos colonnes, de certaines signatures, bien que la nomenclature, selon les bifurcations de carrière des uns ou des autres, s'en révèle muable au cours du temps. Chacun, d'autre part, sait qu'un pseudonyme est un nom d'emprunt qu'on se choisit de préférence à son nom d'état-civil, quel que soit par ailleurs le motif (dissimulation, commodité, quête d'élégance, snobisme, goût de la supercherie) de cette substitution. Nul n'ignore non plus que la pratique du pseudonyme se rencontre plus fréquemment chez les gens de plume ou appartenant aux métiers de la communication que parmi d'autres professions non moins honorables, bref partout où est présupposée l'existence d'un public, pour des raisons qu'il paraît inutile d'expliciter davantage.

Un pseudonyme n'est donc pas le nom véritable de celle ou celui qui se retranche derrière. Mais on peut également endosser une fausse identité complète, fût-elle frauduleusement obtenue ou forgée de toutes pièces. L'histoire de l'espionnage et toute la littérature qui en découle en offrent maints exemples. Qu'on se rappelle, proche de nous, la liquidation par les Israéliens en février 2010, dans un palace de Dubaï, d'un responsable du Hamas, dont la périlleuse exécution se trouva facilitée grâce à d'audacieux vols de passeports perpétrés au détriment de ressortissants de nationalités plurielles. Ou, plus anciennement, l'opération *Mincemeat*: la fabrication de *l'homme qui n'existait pas*, par laquelle les Alliés en 1943 bernèrent les Allemands en leur faisant accroire que le débarquement en Sicile n'était qu'une manœuvre de diversion préludant à une attaque d'envergure prévue sur le Péloponnèse.

Enfin, pour synthétiser ces différents aspects, il n'est que d'évoquer le fabuleux camouflage littéraire accompli par Fernando Pessoa, dont les pseudonymes sont si nombreux qu'il semble que son nom même, noyé dans la masse et pour ainsi dire assimilé par amalgame à toutes ses autres identités, ne doive être regardé que comme un pseudonyme supplémentaire.

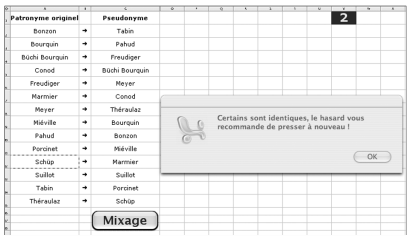
Ce dont il s'agit

Ce long et tortueux préambule visait seulement à capter la bienveillance et l'intérêt du lecteur, afin de le rendre plus réceptif à l'exposé, par le soussigné, de l'idée fantasque non moins que farfelue qui, au gré de libres méditations sur la notion de pseudonymie, avait germé dans son esprit, mais n'eut pas l'heur de recevoir l'agrément de ses pairs. Les explications qui suivent vaudront en même temps mode d'emploi.

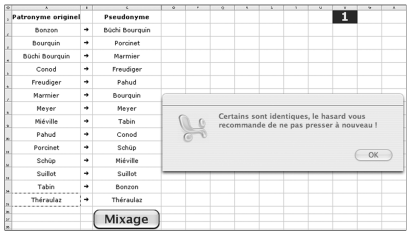
```
Sub Mixage()
    Dim controle(14)
    For K = 1 To 14
        controle(K) = 0
    Next K
    For J = 1 To 14
        Do
        X = Int(Rnd * 14) + 1
        Cells(X + 1, 1).Select
        Loop Until controle(X) = 0
        Selection.Copy
        controle(X) = 1
        Cells(J + 1, 3).Select
        ActiveSheet.Paste
    Next J
    Call Purification
    Cells(1, 2).Select
End Sub
```

```
Sub Purification()
    For L = 2 To 15
        Y = Cells(L, 1).Formula
        Z = Cells(L, 3).Formula
        If Y = Z Then
        W = Int(Rnd * 2) + 1
        Cells(1, 22).Formula = W
        If Cells(1, 22).Formula = 1 Then
        MsgBox "Certains sont identiques, le hasard vous recommande" & _
        " de ne pas presser à nouveau !", vbInformation
        Exit Sub
        Else
        MsgBox "Certains sont identiques, le hasard vous recommande" & _
        " de presser à nouveau !", vbInformation
        Exit Sub
        End If
        End If
    Next L
    Cells(1, 2).Select
End Sub
```

Fac-similé 1 : en langage *Visual Basic*, le programme qui gouverne l'attribution des pseudonymes.



Fac-similé 2 : la boîte-messages qui s'affiche lorsque l'instruction à l'oracle aléatoire du programme vous suggère de ne pas garder les identiques.



Fac-similé 3 : la boîte-messages qui s'affiche lorsque l'instruction à l'oracle aléatoire du programme vous propose de conserver les identiques.

Le principe de départ en est simple, quoique ensuite il se ramifie, un peu à l'image des divers tirages qu'engendrent les règlements successifs de la *Loterie à Babylone* chère à Jorge Luis Borges. Ce principe peut s'énoncer sous la forme d'une question en *Pourquoi pas?* suivant en cela ce qu'on pourrait appeler la modalité du caprice ou de la fantaisie, propre aux enfants gâtés aussi bien qu'aux jouisseurs fatigués, dont les sensations, à force d'excès, se sont émoussées. Voici donc la question: pourquoi les collaborateurs réguliers ou semi-réguliers de *La Distinction* ne recourraient-ils pas tous à un pseudonyme? –sauf que, pour corser l'affaire et infuser une imprévisible dose de chaos dans les relations qu'ils entretiennent entre eux et avec leurs lecteurs, ledit pseudonyme consisterait obligatoirement en une autre signature habituelle (1) du journal. Pour faire bonne mesure, il faudrait en outre que le pseudonyme X de chacun fût non pas une constante, mais une variable susceptible d'être affectée de valeurs changeantes au gré de nos parutions, telles qu'elles s'échelonnent dans la durée. Et naturellement, pour éviter tout risque d'arbitraire ou de favoritisme et obvier à tous soupçons ou accusations allant dans ce sens, il siérait que l'attribution du pseudonyme X au collaborateur Y fût entièrement soustraite aux lubies ou aux préférences de la subjectivité humaine, éminemment faillible comme on sait.

C'est ici que l'informatique, avec l'approximation satisfaisante du hasard (assise, me suis-je laissé dire, sur certaines propriétés des nombres entiers) de ses fonctions aléatoires, nous vient en aide, ainsi qu'on va le voir. Car elle permet de redistribuer le stock de pseudonymes disponibles de façon automatique lors de chaque occurrence éditoriale, sans avoir à tout coup à justifier du résultat obtenu. Il restait néanmoins à trancher une ultime et délicate question: devait-il être autorisé, ou ne devait-il pas l'être, qu'un collaborateur ait à utiliser sa propre signature comme pseudonyme? Après réflexion se fit jour en l'esprit du soussigné que, par souci de congruence et de complétude, ce choix-là également serait à confier à une routine aléatoire du programme.

Le plan ainsi prescrit fut réalisé au moyen d'un logiciel mondialement répandu baptisé *Excel* et par le recours concomitant au langage de programmation *Visual Basic,* intégré dans ladite application. Le *fac-similé 1* dévoile la syntaxe particulière au jargon dans lequel fut rédigée la macro, elle-même reliée à un bouton déclencheur intitulé *Mixage*, qui régit l'attribution des pseudo-pseudonymes aux divers collaborateurs. Le *fac-similé 2* et le *fac-similé 3* reproduisent, par la magie du procédé salvateur de la copie d'écran, les réactions du programme aux résultats renvoyés par l'instruction aléatoire W qu'il contient. Faute de place, on n'a pas jugé pertinent de faire figurer dans l'article un *fac-similé* du tableur quand la routine n'y décèle la présence d'aucun identique, ce qui se produit dans des proportions que nos lecteurs férus de variables discrètes en matière de mathématiques probabilistes se feront un plaisir de calculer et qui semblent empiriquement avoisiner le tiers. Pour faire simple et court, signalons qu'elle ressemble soit au *fac-similé 2* soit au *fac-similé 3*, moins –naturellement– la messagerie d'alerte.

Tel était donc en substance le projet du soussigné, qui y percevait peut-être naïvement la possibilité de fusionner une association d'égos en une communauté d'égaux. Mais ses pairs ont estimé que sa dynamitante initiative, inspiration biaisée d'un intellect quelque peu désaxé par la contention programmatique, était de nature à pulvériser le noyau dur de la rédaction. Ils ont écarté l'éventualité de se risquer à ce qui menaçait de s'avérer un dangereux exercice de cacopyro-technie.

Cependant cher lecteur, mon semblable, mon frère, si l'idée trouve grâce à tes yeux, ne balance pas à te manifester manuscritement, tapuscritement ou compuscritement, en employant les canaux indiqués sur notre publication! Et pour les plus pingres, l'éventualité d'une explosion en plein vol de notre quasi-bimestriel permettrait d'éluder commodément la question toujours lancinante du réabonnement.

J.-J. M.

1) Il n'échappera pas à nos sagaces lecteurs que, dans notre liste provisoire, nous avons recensé, par anticipation de son possible retour parmi nous, un ex-collaborateur et futur ex-municipal, qui s'est vu cavalièrement délesté, allégé ou soulagé de tout espoir d'exercer à nouveau une magistrature par des camarades de parti fort empressés de court-circuiter le verdict du souverain.

La filière balkanique

VOICI bientôt un an Daniel Abimi publiait son premier roman policier chez Bernard Campiche et l'on se doutait un peu que ce délinquant en herbe allait céder aux sulfureux attraits de la récidive. L'index crispé sur la gâchette et l'arme bloquée sur tir en rafale, il nous livre au tournant de l'automne son deuxième opus.

Dégraissée de certaines longueurs et redites qui alourdissaient inutilement son *Dernier Échangeur*, son écriture s'est faite plus nerveuse, plus resserrée (un bon tiers de pages en moins!), plus efficace aussi. Ça cavale, ça cascade et ça canarde à tout va.

Le sous-titre du livre affiche un libellé insolite. Fidèle à ses thèmes de prédilection, l'auteur aurait volontiers sous-intitulé son récit *Ça tire* (ou, variante: *Satyre*) *dans tous les coins*, mais ce genre de calembour éculé ayant été préempté de longue date, il lui a fallu se rabattre sur une version alternative. D'où ce *Défourailles sans termaillages* qui emprunte au lexique commercial son second substantif, acclimatant dans l'univers du *rom'pol* un mot qui renvoie primitivement aux divers arbitrages financiers possibles (délais de paiement, monnaie de règlement, etc.) dans la facturation des transactions internationales et qui, ici, s'applique ironiquement aux dates de livraison de la «marchandise» concernée ou, encore, à l'échelonnement programmé des meurtres qui ponctuent le développement de l'intrigue.

Dans ce récit narré à la première personne par un avatar de l'auteur, un détective du nom de Mehdi Zimmermann mandaté par une société d'assurance-vie pour enquêter sur un décès mystérieux, on défourraille en effet beaucoup. On y fourraille de même –sans quoi Abimi Daniel ne serait plus Daniel Abimi– puisqu'on suit une filière de trafic de viande à plaisir en provenance d'Ukraine et de Moldavie à destination de l'Autriche, la Bavière et la Suisse, contrôlée et supervisée par une alliance au premier chef surprenante, mais pas totalement contre-nature, entre une famille mafieuse serbe et une famille mafieuse albanaise.

Tout se corsera, même si aucun insulaire n'est impliqué dans ce circuit sordide, lorsqu'un clan de Macédoniens au logo sinistre, coalisé avec une bande de Pomaks (1) particulièrement costauds, prétendront détourner à leur profit cet acheminement lucratif de chair fraîche. Il s'ensuivra des chapelets de cadavres ethniques nettement moins frais, qui finiront par former un véritable archipel de sang caillé sur les routes sinueuses des Balkans compliqués. Les amateurs d'émotions fortes goûteront l'hallucinant règlement de comptes qui se déroule dans la «Villa des Supplices», où les filles promises à la prostitution sont dûment conditionnées par un traitement topique, alternant outrages répétés et administrations à doses croissantes de substances torpides.

Toutefois, si l'auteur demeure pareil à lui-même quant à ses fascinations les plus communes, il a assurément affiné son écriture et sa manière dans le rendu des moments érotiques. Retenons-en pour preuve un passage tel que celui-ci: *«Je me délectais de voir qu'Oxana, la sauvageonne sirène odessite, avait eu l'heureuse inspiration de ne rien retrancher des riches parures inguinales et axillaires dont la nature l'avait si généreusement dotée. Et ces attributs luxuriants, visibles rappels d'une animalité antérieure sous-jacente, donnaient à nos ébats un surcroît de piment.»*

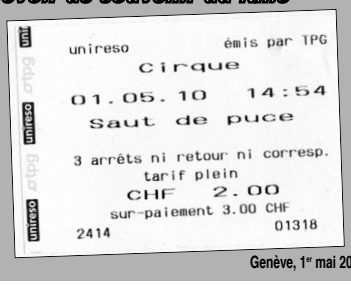
Décalé, incongru, mais en phase avec les rebondissements qui émaillent les trois derniers chapitres menés sur un rythme haletant, le roman se clôt par ce flamboyant aphorisme qu'on s'attendrait plutôt à voir figurer en exergue d'un récit historique ou philosophique: *«Plus insupportable et douloureux que la défaite est la résignation à la défaite.»*

J.-J. M.

Daniel Abimi
La Villa des Supplices
(Défourailles sans termaillages)
Bernard Campiche, 2010, 217 p., Frs 26. -

1) Musulmans bulgarophones de Bulgarie.

Devoir de souvenir du Knie



Genève, 1st mai 2010

Presse papier et boule de suif

Chant de l'heure

KARL Kraus avait, entre 1899 et 1936, sa revue, *Le Flambeau* (*Die Fackel*). Notre époque est bien différente et mériterait peut-être, plutôt, une feuille intitulée *La Chandelle*.

Plusieurs raisons à cela. Tout d'abord, la lueur frêle et limitée que diffuse une chandelle convient sans doute mieux à notre présent myope qu'un flambeau: après tout, nous sommes encore plus éloignés que Kraus de l'époque des Lumières, et la fée électricité, libéralisée ou presque, n'en est pas à ses premiers *black-out*: une chandelle en réserve s'impose.

Par ailleurs, après plusieurs décennies d'austérité et de rigueur budgétaire, et cela malgré toutes les reprises et folies boursières, malgré l'incroyable «création» de richesse en parallèle, l'heure est encore et toujours, merci à la crise financière et économique, à se serrer la ceinture… Mais la marge est désormais tellement limitée que les économies proposées tournent presque au ridicule: suppression de l'aide à la presse, déjà maigrelette, rabotage de l'aide aux réfugiés, déjà mesquine, réduction de l'aide aux chômeurs, déjà misérable… Visiblement, le temps est à la création de Ministères de l'Économie des Bouts de Chandelle.

En outre, le niveau de qualité des médias, plus intéressés au *people* et à l'anecdotique qu'à l'analyse de fond, est en chute libre: à force de nous révéler des secrets de boudoirs ou de mettre en ligne des *sextapes* de quelconques stars, on a un peu l'impression qu'ils nous font tenir la chandelle des ébats des «grands» de ce monde…

Et si l'on n'a pas encore atteint le fond, le trou, la catastrophe, si la Suisse ne s'en sort pas trop mal, c'est au hasard ou à la chance que l'on doit une fière chandelle, et certainement pas à la compétence et à la stature de nos gouvernants (4 sur 7, piteusement, ont démissionné à mi-mandat).

«De par ma chandelle verte!», dirait Ubu, s'il vivait encore. Mais peut-être est-ce le cas? À voir certains chefs d'État contemporains –y compris en Europe– à la fois bêtes et méchants, à la fois bouffons et obsédés par leur maintien au pouvoir, on se dit que, décidément, on vit une époque de merdre…

Devant tant de misère, certains fuient dans la dépense ou l'excès, vivent à crédit, brûlent la chandelle par les deux bouts. D'autres, plus zen, plus intérieurs, s'essayent peut-être au yoga: mais là encore, même posture, on n'échappe pas à la chandelle. On peut aussi chercher la violence, agressions gratuites ou bagarres générales, et ce seront aux autres, alors, qu'on fera voir mille chandelles… Mais peut-on réagir à cela, ne pas se laisser désespérer, écrire enfin, le jeu en vaut-il la chandelle? Après tout, on pourrait aussi se replier, ou accuser quelque Fatalité Pervenche ou Bouc Moutarde dans la cave avec le chandelier…

Un proverbe chinois dit: *«Mieux vaut allumer une chandelle que maudire l'obscurité.»* Oui, face à toutes les régressions sociales et démocratiques, intellectuelles aussi, il peut être bon d'éclairer d'une chandelle la face du nouvel obscurantisme: peut-être qu'il s'y brûlera!

A. F.

Devoir de souvenir de vacances

Graz, Autriche, été 2010

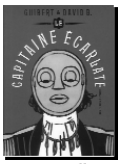
Distinguez-vous: offrez
LA DISTINCTION
à vos parents, proches, amis et ennemis
Abonnement-cadeau: frs 12.50

Petits Mickeys et grand principes

Le Roy & Onfray
Nietzsche, se créer liberté
Lombard, 2010, 127 p., Frs 35.30

Sur un script de Michel Onfray, qui se définit comme «nietzschéen de gauche», ce gros album raconte de manière parfaitement chronologique la vie de Friedrich Nietzsche, en incluant la formation de sa pensée. Pourquoi pas? On a vu des sujets de BD plus lamentables, et la philo en images est de nos jours *fashionable*.

Le problème tient à ce que cela ne marche guère. L'exposé des idées se limite souvent à l'invocation des titres ou de quelques formules bien connues. Si le dessin parvient à merveille, avec de nombreuses variations de technique graphique, à faire ressentir la montée de la folie, il échoue la plupart du temps à rendre vivants les aphorismes du moustachu. Comme les documentaires TV qui planent et zooment sans cesse au-dessus des photos du XIXe (effet dit «Ken Burns») pour produire du mouvement, le dessinateur décalque, découpe et remonte le catalogue des portraits du Zarathoustra moderne pour produire des cases figées et artificielles.



Guibert & David B.
Le capitaine Écarlate
Dupuis, 2010 (2000), Frs 26.–

Les rééditions, même de qualité inférieure (petit format, papier ingrat), permettent parfois de découvrir un chef-d'œuvre manqué lors de sa sortie. Ainsi de ce *Capitaine Écarlate*, qui baigne entièrement dans le fantastique parisien fin de siècle, avec sa toute nouvelle Tour Eiffel, ses filles dégourdies et son populo rebelle.

Le dessin (un pastiche parfaitement maîtrisé de la «ligne claire»), les dialogues (truffés d'un argot original), les personnages (chargés de mystère), les références (Marcel Schwob, auteur français vénéré d'un petit nombre d'adorateurs, a servi de modèle à un personnage de bibliomane héroïque, et une de ses nouvelles accompagne la BD), tout témoigne d'une réussite rare.

Pénélope Bagieu
Cadavre exquis
Gallimard, avril 2010, 124 p., Frs 31.20

Que va devenir la jeune Zoé, qui étouffe entre son Jules borné et un emploi d'hôtesse d'accueil au salon de l'auto ou au festival du fromage? Un jour, elle rencontre un homme sensible et délicat…

Beaucoup de récits en images produits par des trentenaires souffrent d'indigence scénaristique, comme si notre époque nombrilique voulait que le simple et plat récit de leur quotidien fasse événement. Pénélope Bagieu échappe à ce reproche avec une histoire bien construite où les rebondissements sont soigneusement préparés, tout en gardant la finesse d'observation des modes, des tics et du langage qui demeure la marque des auteurs d'aujourd'hui. Son dessin, d'une rare efficacité, est particulièrement habile à exprimer les états d'âme des personnages au travers de leurs regards.

Darwyn Cooke & Richard Stark
Le chasseur (Parker 1)
Dargaud, 2010, 140 p., Frs 33.–

De mémoire, c'est la première fois que le nom d'un traducteur paraît en couverture d'un album de BD. Il faut dire qu'il y a du beau monde aux commandes: une adaptation de Donald Westlake (alias Richard Stark) par le repreneur du *Spirit*, version française de Tonino Benacquista. Le résultat est à la fois vieillot (le récit se déroule dans les années soixante) et avant-gardiste (des cases de pur mouvement qui frisent avec l'abstraction). Le dessinateur est au sommet quand il ne dessine que les ombres.

Garray, Jost & Cullifford
La grande Schtroumpfette
Lombard, 2010, 48 p., Frs 18.60

Imaginée en 1966, au moment où va naître le mouvement de critique féministe de la société, la Schtroumpfette apparaît. C'est une créature sortie du néant par l'infâme sorcier Gargamel pour semer la zizanie dans le petit peuple exclusivement masculin des lutins bleus. Pour lui donner vie, l'infâme sorcier concocte un philtre *avec «un brin de coquetterie, une solide couche de parti pris, trois larmes de crocodile, une cervelle de linotte, de la poudre de langue de vipère, un carat de rouerie* (…) *une part de sottise et part de ruse, beaucoup d'esprit volatil et beaucoup d'obstination»*. En quelques jours, elle va parvenir à susciter la zizanie au sein de la paisible communauté schtroumpfe, puis à déclencher une inondation qui menace d'emporter le village le plus célèbre de la mycologie belge. La Schtroumpfette finit, convaincue de son origine maléfique, par se bannir elle-même.

De nos jours, il vaut mieux éviter de traîner trop longtemps un tel boulet idéologique. Soucieux d'éviter l'enfer qui menace *Tintin au Congo*, les avisés héritiers de Peyo ont concocté une *Grande Schtroumpfette* 100% politiquement correcte: elle remplace le Grand Schtroumpf (qui détient les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire), elle mène le combat pour la survie contre Gargamel et le pervers matou Azraël, et se révolte contre les stéréotypes machistes qui lui sont sans cesse adressés.

Parmi les gadgets proposés en annexe, un *schtroumpfographe* permettra aux plus jeunes de nos lecteurs de dessiner eux-mêmes leurs héros favoris. Ce chablon ne contient que des courbes: le résultat est garanti.

Freddy Nadolny Poustochkine
La colline empoisonnée
Futuropolis, 2010, 350 p., Frs 50.20

Le destin du Cambodge évoqué à travers quelques enfants, dont un jeune bonze novice ou un écolier de la banlieue française. Leurs trajectoires croisées, leurs rêves évoquent l'ombre du génocide sans que les massacres apparaissent directement. Le récit est très sensible, faisant appel à toutes les dimensions de l'enfance, et le dessin au pinceau témoigne d'une grande habileté, tout en n'utilisant que deux couleurs (l'orange et toutes les nuances gris, avec une brève apparition du rouge pour dépeindre les «champs de la mort» des Khmers rouges). La lenteur, voulue, de l'action (2-3 images par page, sur plus de trois cents planches) et l'imprécision onirique de l'histoire témoignent de la volonté de réaliser un album expérimental (en conformité avec le catalogue de l'éditeur), mais le lecteur le mieux intentionné se surprend parfois à tourner les pages en accéléré, comme donner un tantinet de mouvement à la narration.

Étienne Davodeau
Lulu femme nue
Futuropolis, 2008-2010,
coffret 2 volumes, Frs 55.20

Elle n'est plus toute jeune, pas franchement jolie, son quotidien est fait d'un mari insupportable, d'un emploi perdu qu'elle ne retrouve pas et d'enfants qui sont comme tous les enfants, passablement envahissants. Un jour, Lulu en a marre, et plaque tout sur un coup de tête, sans vraiment le décider. Selon les normes dominantes, il n'y a pas là de quoi faire une BD, même un *road comics*. Pas d'héroïne hors normes, pas de témoignage bouleversant d'un(e) jeune sur son existence et ses maladies, réelles ou imaginaires. Pourtant de Davodeau, à qui l'on doit de remarquables récits à dominante sociale (*Les mauvaises gens*, *Un homme est mort*) a réussi un ouvrage habilement construit (les proches reconstituent l'itinéraire de Lulu), plein de suspense (aussi étonnant que cela puisse paraître) et riche de ses personnages (seul l'époux reste caricatural, enfin même pas tout à fait). *(M. Sw.)*

Tout n'est pas normalisé

Sérieuse controverse dans la presse d'opinion

Un jeune Suisse sur deux joue de l'argent

Santé Etude sur la prévalence du jeu

ATS

Le Temps, 11 août 2010

En Suisse, un jeune sur trois joue occasionnellement de l'argent

ALARME

Une étude pointe du doigt ce comportement à risque.

En Suisse, un jeune sur trois joue occasionnellement, et un sur dix fréquemment. Une habitude associée à d'autres comportements à risque comme l'alcool ou la fumée, selon une étude. Les auteurs s'inquiètent de l'explosion de l'offre de jeux d'argent. Selon ces travaux, menés au CHUV et à l'Université de Lausanne, 13,5% des jeunes de 15 à 24 ans jouent au moins une fois par semaine. Et 34,8% l'avaient fait entre une et 51 fois au cours de l'année précédente. Au total, près d'un jeune sur deux (46,3%) avait joué de l'argent au cours de l'année considérée.

Les chercheurs ont analysé les données de 1116 jeunes tirées de l'Enquête suisse 2007 sur la santé. Seize différents types de jeux d'argent y étaient évoqués, comme les loteries, casinos, jeux illégaux, poker ou jeux sur internet. L'enquête questionnait aussi la consommation d'alcool, de cigarettes ou de drogues.

Il s'y avère que les jeunes hommes jouent plus que les jeunes filles. Ils sont 58% chez les joueurs occasionnels et 75% chez les joueurs fréquents, contre 41% chez les non-joueurs.

Romands en tête

En outre, les Romands sont les plus joueurs: on compte 60% de joueurs de ce côté-ci de la Sarine, contre 47% en Suisse alémanique et 20% au Tessin. Les Romands remportent aussi la palme des joueurs fréquents (15% contre 13% en Suisse alémanique et 10% au Tessin) et occasionnels (45%/33%/10%). L'étude souligne que la Suisse romande compte plus de casinos, ce qui pourrait expliquer ces chiffres. Mais elle pointe aussi l'accroissement de l'offre de jeux d'argent sur internet et la mode du poker.

Enfin, elle révèle une association du jeu avec le tabagisme, le cannabis et la biture express, la plus forte prévalence ayant été relevée chez les joueurs fréquents.

Selon l'enquête, une conclusion s'impose: «Quand on fait le dépistage des comportements à risque chez les ados, il faut y inclure le jeu.» Une prise de conscience de la part des services de santé est dès lors nécessaire. ATS

24 Heures, 11 août 2010

Grands rhétoriqueurs

«Des individus vils et veulent»

La langue française répugne à l'attelage, sauf comme marqueur de facétie. *«Il posa son chapeau et une question»* en est un bel exemple. Le zeugme (du mot grec «joug») consiste à faire dépendre deux termes disparates de la même structure syntaxique, il a un effet comique irrésistible. Celui qui l'emploie est donc un guignol, il cherche à faire rire. Ne l'est-il pas qu'il fera rire à l'insu de son plein gré, c'est comme ça. Enfin l'emploie-t-il malgré lui, le questionnement n'est plus en main des linguistes mais des psychanalystes.

«Ils s'enfoncèrent, l'un dans la nuit, l'autre un clou dans la fesse droite.» (Pierre Dac)

«Après avoir sauté sa belle-sœur et le repas du midi, le Petit Prince reprit enfin ses esprits et une banane.» (Pierre Desproges)

«J'avais le rouge au front et le savon à la main.» (Jacques Brel)

«Je l'avais embrassée sur le trottoir, puis sur l'escalier, enfin sur la bouche.» (Jean-Claude Pont, *Mot de Je*, Genève, 2010, p. 69)

Jean-Claude Pont, professeur retraité de l'université de Genève a décidé de publier sa dernière œuvre philosophique sous la forme d'une somme de jeux de mots potaches qui nous feront regretter son édition de la table de logarithmes, mais comme la table des formulaires, elle est d'une grande utilité puisque toutes les formes de calembours y sont épuisées. Cette humble opération dont il ne s'avoue pas dupe, nous donne une bonne indication sur le mode de pensée des professeurs valaisans de l'Unige. Quelques semaines plus tard, c'est en effet au tour d'Uli Windisch de publier sa contribution. Et Uli Windisch utilise les mêmes procédés que Jean-Claude Pont.

***

L'antanaclase est une figure assez proche du zeugme, elle tient également du jeu de mots et permet des plaisanteries faciles. Elle consiste à reprendre un mot avec deux sens différents. Nos deux professeurs l'utilisent.

Si le mot n'est pas répété, et que l'antanaclase se double d'une ellipse, alors le calembour est évident, il peut jouer sur la polysémie:

«Donner un coup de barre à droite peut s'entendre en deux sens.» (Jean-Claude Pont, *Mot de Je*, p. 137)

«Il en va de même du et des politiques.» (Uli Windisch, *L'Affaire UW*, Lausanne 2010, p. 9)

On peut construire aussi le jeu de mots sur l'homonymie et le calembour en trompe-l'oreille, créant ainsi une équivoque gratuite:

«Le cuisinier va où ses potes iront.» (Jean-Claude Pont, *Mot de Je*, p. 31)

«Des individus vils et veulent.» (Uli Windisch, *L'Affaire UW*, p. 38)

Uli Windisch semble coutumier de ce genre de jeu sur la polysémie, mais contrairement à Jean-Claude Pont qui assume totalement ses idioties, le sociologue le pratique parfois à ses dépens. Ainsi quand on lit Uli Windisch:

«J'associerai "Allemagne, Hitler, communisme, fours crématoires, fanatisme aveugle, idéologue socialiste typique, bas instincts", pour conclure qu'il ne faut plus voter socialiste et Vert.» (Uli Windisch, *L'affaire UW*, p. 26), on s'ébahit, et on se demande pourquoi il consacre tout un livre à tenter de montrer le contraire: il aurait dû écrire *«J'associerais»* plutôt que *«J'associerai»*.

Nous nous garderons de nous déterminer s'il s'agit dans ce cas d'un *lapsus calami* ou d'une négligence de son éditeur et quelle conclusion nous pourrions tirer d'un acte manqué aussi manifeste. Contentons-nous de laisser le mot de la fin à son collègue philosophe:

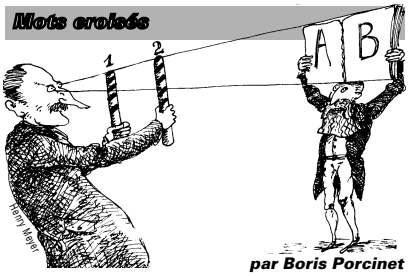
«La mentalité partisane bénéficie d'une large étroitesse d'esprit.» (Jean-Claude Pont *Mot de Je*, p. 139)

D. R.

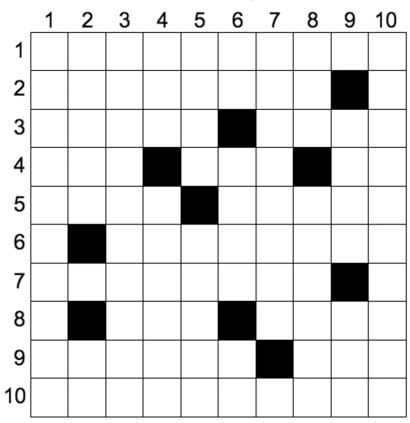
Jean-Claude Pont
Mot de Je
Tricorne, 2010, 192 p., Frs 24.–

Uli Windisch
L'Affaire UW
L'Age d'Homme, 2010, 272 p., Frs 37.–

Mots croisés



par Boris Porcinet



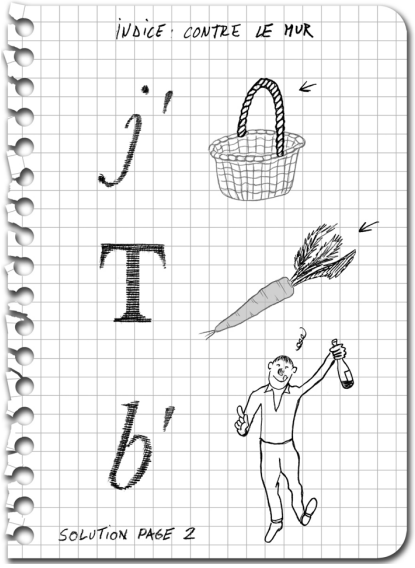
De gauche à droite

1. Un indépendantiste du sud de l'Europe qui a réussi.
2. Attachant, parfois en grève.
3. Pieds qui marchent bien dans la sauce – Se dirigea d'est en ouest.
4. Souvent surdimensionné parmi les artistes – Golden girl – Rêve de sportif.
5. Surréaliste parmi les artistes – Mis à plat.
6. Conçois.
7. Suit la conception sans contraception.
8. Groupe qui milite pour la zone dans les villes – Envoya en cour.
9. N'en mettra pas plein la vue – Ne m'appartient pas.
10. Indifférence à la déférence.

De haut en bas

1. Un indépendantiste du sud de l'Europe qui a réussi.
2. Une grecque qui participe aux Jeux Olympiques – Au moins un que les déchets du suivant ne polluent pas.
3. Un du sud de l'Europe dont certains indépendantistes voudraient se séparer.
4. 3 du 3 vertical – Travailler dans le toc.
5. Boucle de fil – Authentifié.
6. Cri d'enfant – Crié comme un bébé – Un onze très fort.
7. Guerre intestine.
8. Signe de puissance pour l'exposant, à la base – Ingénue du son.
9. Pour voir le bon côté des choses, ou le mauvais côté de la chose – Un pseudo souvent porté.
10. Qui tend à resserrer les liens.

Rébus de la société



Presse romande

Révélations sur l'essence de la foi

14 août 2010

Lumières sur le Nobel valaisan

Un si haut fonctionnaire de l'État du Valais qu'il n'en a plus le statut, nous faisait remarquer que le meilleur moyen de savoir qui était président du gouvernement à une date donnée était de prendre connaissance du lauréat du prix du divisionnaire Rünzi. La corrélation entre les deux noms est imparable, nous affirmait-il.

Le prix de la fondation «Divisionnaire F.-K. Rünzi», doté d'un montant de 20'000 francs, est remis depuis 1972. Il peut être décerné, selon l'acte de fondation, à une personnalité ayant fait particulièrement honneur au canton du Valais. C'est le président du gouvernement qui l'attribue.

Pour obtenir la liste des présidents, le plus simple est de consulter le site de l'État du Valais. Trouver la liste des 38 lauréats du prix du divisionnaire Rünzi est plus compliqué et nécessite l'aide du programme «Valais en question» (avec réponse assurée dans les 72 heures), inauguré sur son site par la Médiathèque Valais. Promesse tenue.

Il nous est donc loisible de vérifier le rétrécissement du champ de vision des présidents au fur et à mesure des années qui passent.

Le Haut-Valais

Un rapide coup d'œil semble confirmer l'intuition de notre indicateur. Le prix étant attribué par le président lui-même, on ne va pas s'étonner de voir Jean-Michel Cina en 2010 honorer son presque contemporain et voisin de district Wilfried Meichtry. Son précédent poulain en 2008 était le linguiste Iwar Werlen.

Thomas Burgener a pareillement distingué deux Haut-Valaisans. Richard Gertschen, tout autant.

Il faut remonter à Hans Wyer pour observer la dernière infidélité d'un Haut-Valaisan à son Haut-Valais en 1992. Hans Wyer, après avoir distingué trois Haut-Valaisans, offre la distinction à André Luisier, juste après l'éclatement de l'affaire Dorsaz, ça peut servir ! Mais c'est aussi Hans Wyer qui a inauguré l'ethno-favoritisme. Avant lui ni Franz Steiner, ni Wolfgang Loretan n'avaient distingué de compatriotes du haut.

Bernard Bornet qui savait parler au peuple n'a pas pris de risques inconsidérés en gratifiant les deux stars mondiales, Pirmin Zurbriggen et Sepp Blatter.

Les radicaux n'ont jamais distingué de Haut-Valaisans.

Les femmes

Les nominations féminines sont proches de zéro en Valais, où tous les chefs de service sont des hommes. La distinction du prix Rünzi permet une prudente exception.

Toutes les femmes nommées ne l'ont été en effet que par des présidents exerçant leur dernière présidence. Wolfgang Loretan fête sa troisième et dernière présidence avec Rose-Claire Schüle, Jean-Jacques Rey-Belley de même avec Marie-Thérèse Chappaz, Wilhelm Schnyder ne se représentera plus devant son électorat après avoir distingué Madeleine Caruzzo et Thomas Burgener achèvera sa carrière politique avec la rockeuse Sina.

Les plus machos sont les radicaux, huit hommes sur huit, un sans-faute !

Les copains

Le prix date de 1972, la liste des premiers lauréats ne permet pas de déceler la moindre trace de favoritisme, il faut attendre que la série s'installe pour voir, en 1980, Hans Wyer commencer à comprendre l'usage de pareilles nominations, l'année même où Guy Genoud trouve une parade en faisant mettre sur pied un autre prix, le prix culturel de l'État.

Raymond Deferr ne s'intéressera qu'au bas du canton, Jean-René Fournier au centre avec Géo-Pierre Moren et Marius Robyr. Serge Sierro se fera un immense plaisir avec Léonard Gianadda, puis avec Jean-Claude Pont, qui est toujours encore aujourd'hui son compagnon de coups politiques. C'est Serge Sierro, comprenant qu'un prix honore celui qui le donne, qui a souhaité valoriser l'autre prix jusque-là discret, le prix culturel de l'État, en lui donnant un lustre particulier dans le cadre d'une véritable fête de la culture.

Ce prix avait été initié par Guy Genoud, pour démultiplier les largesses du canton. En matière de remise du prix du divisionnaire Rünzi, il n'avait lui-même succombé à aucune tentation ethnique ou électoraliste.

L'hypothèse de notre indicateur se vérifie. Le prix Rünzi, au moins depuis 30 ans, est accordé par des myopes. Il faut être proche des présidents pour être reconnu, ou alors d'une carrure internationale certaine ou illusoire, pour occuper tout leur champ de vision malgré l'éloignement.

Les prix culturels par contre, attribués par le gouvernement tout entier sur préavis du Conseil de la culture, ne semblent pas être à ce point le fait du prince.

Les futurs lauréats

Le prochain prix sera attribué par Jacques Melly. Comme il s'agit de son premier mandat de président, il y a peu de chance que la distinction soit attribuée à une femme. À moins de faire mentir l'usage. Auquel cas, il faudrait attendre la présidence de Maurice Tornay pour voir Uli WIndisch enfin distingué dans ce canton qui lui doit tant.

P. P.

Sources

Pour les lauréats: http://questions.mediatheque.ch/valais/distinctions-prix-ruenzi.html; pour les présidents: http://www.vs.ch par le chemin Accueil > Canton du Valais - Portail > Autorités > Conseil d'État > Présidence > Présidents depuis 1815

Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Quarante-sixième épisode

Résumé des épisodes précédents

Après le cinéma, l'inspecteur Not a passé la nuit dans les bras de Josiane, accroissant considérablement sa compréhension de la langue vernaculaire. Nous le retrouvons à la Conférence sur la piraterie en Méditerranée, qui démarre dans la bonne ville de Nyon et où la police vaudoise doit assurer la sécurité des délégations internationales.

Nyon, Salle Perdtemps,
samedi 11 septembre 1937, 10h30

Le syndic de Nyon n'aimait rien tant que la musique folklorique. Tout le début de la grande conférence internationale fut accompagné par les flonflons des orchestres, fanfares et chorales de la région, qui se succédaient malgré la pluie sur le podium voisin de la salle communale. Ce torrent d'harmonie allait-il influencer favorablement les négociations ? C'est ce que semblait penser le premier magistrat de la ville, qui accueillit ses hôtes par des propos bien sentis au sujet de la «paix romaine» qui régnait sur sa bourgade depuis qu'une légion s'y était installée, amenant ainsi du côté de la plaine de l'Asse, outre buccins et cithares, le premier village de tentes et les premières palissades. On sentait dans son récit aux accents épiques toute la fierté qu'il ressentait de ce passage du lointain paléolithique aux institutions communales.

Le syndic demanda ensuite que la conférence élise un président. L'Anglais Eden proposa le Français Delbos, et ce fut fait ; ç'aurait pu être l'inverse. Ainsi se termina la séance publique, la formation et le travail des commissions allaient commencer. Le syndic, le public et les flics furent priés de sortir.

Lors du repas offert par les autorités nyonnaises, Anthony Eden, ministre britannique des Affaires étrangères, est placé à la gauche du syndic. Derrière lui, on note une certaine agitation.

Les journalistes, envoyés dans les pintes, commencèrent aussitôt à échanger des tuyaux et à pérorer des commentaires quant aux résultats à venir de la conférence.

Le commandant Bataillard nous avait affectés, moi et mes collègues de la Sûreté de Lausanne, à la surveillance des salles de réunion, tandis que la gendarmerie en uniforme protégerait la place Perdtemps contre un raid de bombardiers venus de l'étranger. En aparté, mon supérieur m'avait fait comprendre qu'écouter aux portes n'était répréhensible que si l'on se faisait prendre. Je commençais à comprendre ce genre de formulation, et cela n'était pas fait pour me rassurer.

***

Nous faisions le poireau depuis à peine un quart d'heure devant la porte de la commission chargée d'examiner les responsabilités des récentes attaques de sous-marins lorsque passa devant nous le conseiller d'État Jean Bauffe, qui avait accueilli les délégués en sa double qualité de citoyen nyonnais et de président du gouvernement vaudois. Potterat l'avait repéré de loin :

– Regarde-moi donc ce cafard qui trottine de par là-bas.

– Il est dépressif, m'inquiétai-je ?

– Nan nan, c'est comme ça qu'on appelle les libéraux, à cause de la couleur noire de leurs bulletins de vote, pas. Les grillets désignent les radicaux, et j'appelle coccinelles les socialos, parce qu'ils sont bien rouges, mais avec des sacrées taches.

Le chef du Département de Justice et police multipliait les saluts et les marques de cordialité. Il paraissait nettement plus à son aise que lorsque nous l'avions croisé, les fesses à l'air, au bordel de la rue de la Tour. Il s'adressa à mon collègue d'un ton badin :

– Dites-moi, mon brave Potterat, ces gardes ne sont-elles pas trop pénibles, surtout à votre âge ?

– Ça va comme le diable à la descente ! On s'enquiquine autant que pendant la mobilisation, sauf qu'il n'y a pas la tant jolie Georgette de Combremont pour venir nous servir à boire, pas. Elle était bien, cette sommiche, aussi fraîche que ses chopes…

L'appel du pied ne passa pas inaperçu :

– Allons, laissez donc votre jeune collègue faire le travail, j'en prends la responsabilité aux yeux du commandant. Venez, je vous offre un demi ou davantage. En outre, j'ai quelques conseils à vous demander, car certains, chez les rouges, me cherchent présentement noise.

– J'arrive plutôt deux fois qu'une, pas. J'ai aussi deux ou trois combines à vous faire part. Il faut juste qu'on se veille la porte : elle doit être cotée pendant que ces gnières talmatchent là-derrière jusqu'à plus soif. Partez déjà à l'Amiral du Léman : c'est au bord du lac, le tartegnin y est potable et les gazetiers n'y vont pas. Je vous rejoins tout de suite, Votre Excellence, le temps de donner quelques instructions et consignes à ce stagiaire chtobirne, qui n'y comprend rien.

Sitôt le notable parti, Potterat ajouta à mon intention :

– Bon, je vais écouter les jérémiades de ce bofiaud, pas. À mon âge, je ne risque plus rien. Mais rassure-toi, mon Walti : je ne t'aurais pas laissé partir avec lui.

Qu'allait encore comploter ce rusé balourd ?

***

Quelques instants après leur départ, un diplomate, muni d'un document officiel de la Société des Nations, demanda à me parler. Sans pouvoir bien entendu abandonner mon poste, j'étais en mesure d'entendre ce qu'il avait à me dire, pour autant que je me penche fortement vers lui…

De taille très inférieure à la moyenne, l'homme s'efforçait de compenser ce handicap par tous les artifices possibles et imaginables : dos cambré, menton levé, regard hautain, cheveux en brosse. Il se plaça à mes côtés, et chuchota sans me regarder :

– Le bonjour je souhaite. Orbis Victor ils m'appellent. Du magyar royal gouvernement le représentant ici je suis. À moi la réponse du votre chef télégramme il faut transporter. Le colossal moustachu collègue de vous dit ne pas rien comprendre quand je parle française langue. À moi aussi beaucoup souffrance est quand il parle.

Nous poursuivîmes en allemand, et ce fut plus aisé, pour lui aussi bien que pour moi.

La police du Régent Horthy informait confidentiellement la Sûreté vaudoise que ses agents infiltrés dans les milieux de gauche avaient reconnu dans le portrait photographique de Hermann Eberhardt un nommé Seiden, qui fut remplaçant du commandant des gardes rouges pendant la dictature prolétarienne et devint par la suite agitateur communiste en Tchécoslovaquie. Avec l'appui du gouvernement fantoche de Prague, il continuait sans aucun doute à conspirer contre la malheureuse Hongrie.

Je remerciai le petit bonhomme poliment, sans lui indiquer que ses informations ne cadraient guère avec ce que nous savions déjà. À ma reconnaissance, il aurait préféré quelques mesures concrètes de la part du gouvernement helvétique, et de mentionner le jumelage de Genève avec Debrecen, qui deviendraient «les villes de Calvin», au pluriel ; l'attribution des jeux olympiques d'été à la cité de Szeged et de ceux d'hiver à la Transylvanie montagneuse ; ainsi qu'un appui ferme du Conseil fédéral à la juste cause de la révision du Traité de Trianon.

À voir la ferveur qui l'animait, Victor Orbis était persuadé de l'immense valeur de ce qu'il venait de me transmettre.

– Vous n'avez pas connu notre si belle avant-guerre, Monsieur l'Inspecteur ? Vous ignorez donc que nous avions nous aussi des espions de très haut vol, comme le colonel Redl ! Il était la vedette des services secrets austro-hongrois, ses succès étaient innombrables, sa carrière fut étincelante !

Je ne promis rien d'autre, sinon, *in petto*, de me renseigner sur la carrière de cet espion hors du commun (1).

Le reste de la journée s'écoula de façon monotone, rythmé par le ballet des entrées et sorties plus ou moins théâtrales des diverses délégations. J'entendis notamment Maxime Litvinov, le ministre soviétique des Affaires Étrangères, marteler d'une voix de stentor que les puissances occidentales «cherchaient à torpiller cette conférence», ce qui suscita l'hilarité générale.

Potterat ne revenait pas, ce qui n'était pas pour me surprendre. Dans le train du matin déjà, il avait annoncé son programme : après l'Amiral du Léman, ce serait la Croix-Verte, la Couronne, le Soleil, la Coupe d'Or, et quelques autres. Son intention était de prolonger son étude comparative des estaminets nyonnais assez tard dans la nuit.

***

Le soir, après le repas officiel, je devais accompagner discrètement la délégation britannique jusqu'à son hôtel, le Beau-Rivage, situé sur les quais. Il s'agissait d'assurer la sécurité des diplomates sans se faire remarquer, avec un maximum de doigté.

Soucieux de bien faire, je décidai de mettre en application les techniques apprises à l'École de Police de Zurich.

Premièrement : ne pas suivre de trop près l'objet de la filature. C'était facile : le ministre Eden une fois reparti pour Genève en limousine, le groupe des négociateurs de Sa Majesté se concentra autour d'un personnage aisément repérable : un quadragénaire de très haute taille, tout de blanc vêtu, qui se déplaçait difficilement, avec l'aide de deux cannes pour handicapé. Je l'avais déjà remarqué durant la journée, car cet homme semblait exercer un ascendant exceptionnel sur les autres, qui étaient manifestement ses subordonnés. La moindre de ses paroles, toujours brèves, le moindre regard de ses yeux extraordinairement clairs était immédiatement suivi de l'arrêt de toute discussion ou du départ d'un de ses agents afin d'exécuter les ordres.

Tac, tac, tac : le bruit des béquilles s'entendait loin à la ronde, résonnant depuis les pavés trempés jusqu'aux façades resserrées des ruelles étroites de la vieille ville. Les toasts successifs, portés par les délégations et surtout la Municipalité, avaient plombé la démarche des participants. Leur self-control se relâchant, ces Britanniques très distingués parlaient un peu trop fort pour l'heure, sur un ton exagérément réjoui.

Deuxième leçon : varier le rythme, ne pas calquer sa démarche sur celle de la cible. Nyon se montrait une ville propice au labeur du policier. Elle comptait un nombre impressionnant d'arcades, de renfoncements, de venelles et quelques taudis en voie d'effondrement qui permettaient de se rencogner momentanément. Sous le château, certains passages couverts ressemblaient à des coupe-gorge. La pluie avait fait sortir des égouts bon nombre de rats qui s'agitaient en tous sens, à la recherche des déchets ménagers. L'odeur des anciens abattoirs traînait encore aux alentours.

Tac, tac, tac : nous approchions du quartier de Rive. L'éclairage public se révélait toujours plus parcimonieux, et la nuit, épaissie par les nuages, rendait la côte française indécelable.

Troisièmement : veiller à ne pas être suivi soi-même. Soigneusement je regardais derrière soi à chaque carrefour, laissant à la moindre occasion les rares passants s'intercaler entre moi et les délégués du Royaume-Uni.

Quatrième leçon : privilégier l'observation indirecte de la cible. Les nombreuses boutiques de porcelaine répondaient aux goûts des insulaires, qui s'arrêtaient fréquemment pour admirer les services à thé et les pots de chambre finement décorés. Quant à moi, je me servais des vitrines perpendiculaires pour suivre leurs reflets.

Obliquant à droite au bas de la pente, tac, tac, tac, les représentants de la Couronne s'attardèrent longuement devant la fontaine de Maître Jacques, et commentèrent avec autant de vivacité que la vulgarité la spectaculaire érection que présente au défaut de son armure, sous la pansière, entre les deux parties de la tassette, la statue du vénérable banneret.

La petite place faisait un angle. J'entendais le groupe s'éloigner dans les rues basses, quelque chose semblait changé, mais quoi ? Ils étaient aussi rapprochés les uns des autres, aussi éméchés. Ce fut précisément au moment où je notai que le cliquetis qui les accompagnait jusqu'alors avait cessé de se faire entendre que je reçus un violent coup de canne anglaise dans le plexus solaire.

La suffocation fut immédiate. ***(à suivre)***

1) En réalité, Alfred Redl livrait aux Russes les renseignements qu'il détenait, comme par exemple les noms de ses propres agents à l'étranger, afin de monter en grade grâce aux informations de moindre importance qu'il recevait en échange. Il fut démasqué en mai 1913, et se suicida peu après. *(N. d. T.)*